

Congrès AIEMPR.
Saint Maurice / Lausanne, juillet 2009

Dominique Bourdin

Conclusion

Colloque UNIL, Lausanne

Je ne sais si nous avons pu goûter, manger tout ce qui nous a été offert, pour nous en approprier les vertus – les enjeux et la liberté de penser –, comme nous avons osé déguster la biche blanche sur lit de groseilles.

Nous pouvons repenser aux apports de cette journée – car voici venu le temps de l’assimilation –

- avec Monique Schneider, la bouche blessée et le regard qui veille, à l’origine de la psychanalyse, mais aussi de toute vie psychique et du travail de la culture, pour soutenir voire réhabiliter la métaphore orale
- avec Pierre-Yves Brandt, les avatars du retour d’Ulysse, entre dévoration et séduction, comme matrice symbolique de l’initiation nécessaire au statut d’homme ordinaire, et d’homme marié
- avec Rafaël Briones Gomez, l’intégration de l’autre dans une Espagne devenue multiculturelle, invitée à se renouveler dans la dynamique des différences
- avec Thierry de Saussure, la mise en regard – parallélisme et opposition – entre le mythe de la chute et l’incorporation eucharistique, soulignant l’importance des destins de l’agressivité et les dangers de son clivage.

En me remémorant tout cela, pour le mastiquer, le ruminer, le digérer, je me disais qu’une si riche diversité pourrait paraître nous conduire dans des directions multiples et éclatées.

Pourtant, cette journée de colloque UNIL reste profondément unifiée par son ancrage dans l'oralité – dont la performance artistique de la biche dévorée nous a proposé une image saisissante pour assumer notre dépeçage et notre dévoration de l'innocence...

En **parlant** ensemble de la bouche qui mange et qui dévore, qui expose sa vulnérabilité, qui se risque à parler, nous explorons l'ambivalence orale, multiforme et fascinante, complexe et déroutante, l'absorption d'un autre pas encore autre, pas encore reconnu comme autre, origine et fonds permanent de la vie psychique.

Cette ambivalence orale n'est pas encore la coexistence de sentiments opposés bien délimités, mais le grouillement ou le jaillissement d'un pulsionnel sauvage, excité et excitant, un mouvement psychique sans limite ni contrôle qui va justement avoir besoin de délimitations pour se canaliser, du regard et des mots pour se percevoir, se transformer, s'objectiver. Nous sommes dans une ambivalence première, qu'organisera le conflit d'ambivalence, pour sortir de la violence et de la confusion, dans laquelle absorber l'autre est indistinctement l'aimer et le détruire, l'avalier pour l'évacuer et l'avalier pour l'incorporer. Le « désir » si le mot a déjà sens, est alors d'incorporer en soi tout ce qui semble bon et de cracher comme n'étant pas soi ce qui est mauvais.

Dans cet amour oral qui absorbe, les positions sont brutalement réversibles ; l'autre est encore son propre corps ; l'identification et la relation à l'objet d'amour ne sont pas différenciées. Aimer est dévorer, et dévorer suscite immédiatement, en retournement des positions réversibles, la terreur d'être dévoré, ou d'être dépecé. Aimer, c'est manger l'autre, mais aussi être l'autre.

Et pourtant,

- le regard met à distance.
- l'absence fait éprouver l'autre qui manque comme autre que moi.
- la bouche qui s'empare devient la bouche qui accueille.
- la parole est médiation de la présence et de l'absence : la parole de l'autre, d'abord entendue, apaisante ou irritée ; la parole proférée qui devient articulée, et non plus seulement un cri.

L'oscillation (anale) entre retenir et lâcher, entre intérieur et extérieur, entre pôles opposés d'amour et de haine permet une organisation (par différenciation) dans ce conflit premier d'ambivalence. Et c'est l'investissement de l'autre, l'autre sexe, l'autre génération— le parent œdipien, qui va permettre tout le déploiement de ces enjeux de l'ambivalence.

Celle-ci fait aussi la culture. Rappelons que Freud, en 1913, dans *Totem et tabou*, consacre un chapitre entier à l'ambivalence, mode de sentir et de penser caractéristique des sociétés anciennes, notamment au travers des rituels, mais aussi révélateur fondamental de ce que doit élaborer et réguler le lien social en toute société.

Le rite lui aussi conjoint l'archaïque, c'est-à-dire le fondamental et les formes de lien social, sans occulter ni la violence, ni le désir de communion, ni les régulations sociales et institutionnelles.

Pour ces élaborations, nous avons rencontré trois opérateurs nécessaires :

- **le temps** : le temps du retour d'Ulysse avec sa succession d'épreuves, comme le temps du mémorial de l'Eucharistie, condensation et déploiement des temps, qui permet de se souvenir ensemble au présent pour nourrir l'espérance et l'attente, à partir du pain partagé aujourd'hui et du sang de l'Alliance.
- **le rythme**, ainsi que la médiation du **tiers**, et la fonction du signe et du symbole. Ils permettent de supporter la violence des différences et des conflits, sans que la seule solution soit l'élimination de l'autre.
- **la parole**, qui nous fait revenir à la bouche, mais une bouche qui préfère l'échange à la dévoration, selon la distance la plus juste possible, les mots les plus vrais possibles, et l'élaboration des violences-symptômes, y compris au prix des violences-révoltes éventuellement nécessaires.

Elargir le travail de l'oralité (comme nous y invitait Monique Schneider) c'est ne rien renier de ce qui nous façonne, des retournements et des transformations de l'oralité, et surtout pas la cruauté ; car nous avons besoin de sa force pour construire notre capacité d'être humains, ensemble, sans nous nier ni nous dévorer mutuellement, ni nous mutiler nous-mêmes.

La métaphore orale n'est pas simple affaire de mots ; elle conjoint les fantasmes de dévoration, l'avidité de dévorer et la terreur d'être dévoré, mais en ouvrant la possibilité de laisser voir et de dire la vulnérabilité, avec la soif ou le désir de vivre – et de vivre ensemble – sans se laisser arrêter par les obstacles, qu'ils soient externes ou internes.

Car l'obstacle interne est décisif : comment élaborer nos fantasmes et nos terreurs, pour un investissement de l'autre – ni inconnu ni menaçant, ni neutralisable en le phagocytant – nécessaire pour poursuivre notre histoire, en étant ouvert aux différences sans peur de s'y dissoudre et d'y être dévoré. Cette élaboration est essentielle pour des stratégies justes face aux obstacles et aux violences externes, sans risquer d'engrenage négatif entraînant une escalade de la destructivité.

Ce colloque de l'UNIL, comme tout notre congrès AIEMPR me semble y contribuer. En tout cas, ce fut pour moi – et pour vous aussi, je l'espère – une excellente journée.